

RICHARD SPITERI

Péret, disciple de Mabille?

Dans son *Miroir du merveilleux*, Pierre Mabille inclut un passage du conte de Benjamin Péret intitulé *Entre chien et loup*. Ce texte figure à nouveau dans *Le Merveilleux*, plaquette qui constitue un ajout à l'ouvrage précédent¹. De son côté, Péret rend hommage à Mabille en 1957, à l'occasion de la parution d'un numéro double que lui consacre la revue bruxelloise *Courrier du centre international d'études poétiques*². Or pendant les années quarante, les deux surréalistes avaient entretenu une correspondance qui reste encore en partie inédite³.

Ce qui nous frappe et que nous allons tenter de montrer ici, c'est que, de 1936 à 1940, outre des articles, Mabille publia coup sur coup deux plaquettes et trois livres importants. En mai 1937, de retour à Paris après son engagement sur le front aragonais, Péret découvre ces livres: son œuvre attestera dès lors, à des degrés divers, l'influence exercée par la pensée de Mabille.

Pour s'en tenir d'abord aux ethnies afro-américaines, on sait qu'en Haïti, en décembre 1945 et en janvier 1946, Mabille a emmené André Breton assister à des cérémonies vaudou. Or, comme nous l'apprend le tome 6 de ses *Œuvres complètes*⁴, de novembre 1930 à janvier 1931, Péret avait déjà publié au Brésil des articles sur le candomblé, un culte animiste analogue au vaudou. Cependant, Mabille s'était donné pour but d'élaborer une « "morphologie générale" de l'homme, de son psychisme et de ses cultures⁵ ». Et cette œuvre anthropologique séduisait tant Péret que ses textes en portent l'empreinte.

Remontant à l'âge préhistorique, Mabille montre l'hominien luttant avec les bêtes pour survivre:

1. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux* (1940), Minuit, 1962, p. 140-141; *Le Merveilleux* (1945), Fata Morgana, 1992, p. 11-13.

2. Benjamin Péret, « Pierre Mabille encore et toujours », *Le Surréalisme, même*, n° 3, automne 1957.

3. On trouvera ci-après « Sept lettres et une carte postale » adressées par Pierre Mabille à Benjamin Péret. Nous remercions vivement les enfants de Pierre Mabille de nous avoir autorisés à les publier.

4. Benjamin Péret, *Œuvres complètes*, t. 6, Librairie J. Corti, 1992.

5. Comme l'expose Jacqueline Chénieux-Gendron dans « Pierre Mabille, "point aveugle" du surréalisme » (*Revue des sciences humaines*, n° 193, janvier-mars 1984, p. 98), qui souligne combien cette pensée encyclopédique est de type analogique et, par là, paraît parfois « approximative » aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui.

Les représentations graphiques sur les murs des cavernes, outre leurs vertus magiques, ont certainement eu pour but d'habituer l'homme à la vue de choses dont il avait peur. Ayant vaincu les bêtes, il a assimilé la foudre, la montagne, la forêt, à des animaux un peu plus extraordinaires avec l'espoir de s'en rendre maître⁶.

Cette citation annonce l'incipit de « À l'intérieur de l'armure », texte en prose que Péret fit publier dans *Minotaure* n° 11, en mai 1938:

Après avoir pêché le poisson que mangeaient d'autres animaux, l'homme pensa à le conserver; il inventa la boîte copiée sur la poche du pélican. Après avoir lancé sa flèche comme le taureau ses cornes, l'homme pensa à s'en protéger [...]⁷.

En ce qui concerne l'époque postérieure, qui voit la formation des grands mythes, rappelons la fascination qu'éprouvait Péret devant les récits merveilleux qui constituent l'héritage inappréciable de tous les peuples amérindiens. À São Paulo, en 1955, notre mythographe rédigea un court texte qu'il annexa à son introduction à l'*Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique*. Après y avoir étudié le dieu aztèque Quetzalcoatl, il conclut que ce mythe se serait développé « à la faveur d'un double mouvement automatique, *centrifuge* et *centripète* [...] »⁸. Or, ces deux derniers termes semblent empruntés au livre de Mabille, *La Construction de l'homme*, où ils apparaissent deux fois chacun⁹.

Le principe du dualisme inhérent à la religion comme au rationalisme, sur lequel Péret insiste dans ses écrits, pourrait aussi dériver de Mabille. En effet, toujours dans *La Construction de l'homme*¹⁰, tout en déclarant sa passion pour les traditions alchimiques de Paracelse et Raymond Lulle, Mabille s'apprête à en adopter l'« esprit synthétique »¹¹. N'importe quel « système matériel », explique-t-il – en prenant pour exemples l'atome, le corps humain (viscères / chair), la psyché et les corps célestes –, présente une « disposition hétérogène en deux parties: le centre et la zone » périphérique¹². *Égrégories ou la vie des civilisations*, dans lequel Mabille analyse des « phénomènes collectifs »¹³ dans l'espace et dans le temps, prolonge et complète *La Construction de l'homme*. À partir de la même position moniste, l'auteur y critique le dualisme de la religion chrétienne.

Sous la tutelle spirituelle de Rome, la civilisation en Europe occidentale atteint son apogée au cours du XIV^e siècle. Mabille concède à des person-

6. Pierre Mabille, *Égrégories ou la vie des civilisations*, Éd. J. Flory, 1938, p. 71. Bien que ce livre parût en librairie au début de cette année-là, l'auteur en avait terminé la rédaction en juillet 1936.

7. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 7, Corti, 1995, p. 40.

8. *Ibid.*, t. 6, p. 33. Nous soulignons.

9. Pierre Mabille, *La Construction de l'homme*, Éd. J. Flory, 1936, p. 60 et 223.

10. C'est le premier ouvrage qu'a publié l'ancien chef de clinique de la Faculté de Médecine de Paris, après avoir commencé à fréquenter les surréalistes.

11. *Ibid.*, p. 18.

12. *Ibid.*, p. 29-30.

13. Pierre Mabille, *Égrégories, op. cit.*, p. 15.

nages comme saint François d'Assise, saint Dominique ou saint Bonaventure, qui incarnent une « complète fusion de la foi, de l'intelligence, de la pureté morale, de la concentration intérieure¹⁴ », d'avoir magnifié la gloire de l'Église. De façon similaire, dans *Le Déshonneur des poètes*, Péret, sans mentionner de noms, vante « la pensée créatrice [...] des mystiques ou hérétiques du Moyen Âge¹⁵ ». Et dans *Le Noyau de la comète* (1956), il souligne le fait que deux grands apologistes, saint Augustin et Pascal, accordent beaucoup d'importance au cœur, ce qui poserait les prémices de l'amour sublime¹⁶.

Bien qu'elle puisse conduire à la violence, Mabilille reproche à la religion de miner toute révolte véritable: les systèmes mythiques « ont orienté la révolte nécessaire vers des chemins stériles et ont constitué des médications sociales calmantes et dangereusement narcotiques¹⁷ ». Péret exprime une idée analogue. Mais, dans la mesure où il examine le monde moderne et laïcisé, c'est la poésie médiocre, comme succédané du mythe religieux, qu'il rend responsable de l'incapacité de l'homme à découvrir en lui-même des forces insoupçonnées:

Cette poésie frelatée à l'image des masses vise [...] à créer une soupape de sûreté régularisant leur pression spirituelle, à leur offrir une sorte d'évasion consolatrice destinée à suppléer en partie leur foi religieuse éteinte et à canaliser dans une direction inoffensive leur soif d'irrationnel¹⁸.

Dans *Égrégories ou la vie des civilisations*, Mabilille analyse le recours au dogme opéré par l'Église comme un indice de la perte de vitalité de l'esprit religieux¹⁹. Or, la formation du « dogme », avec son aspect lugubre, correspond à l'un des principes qui, selon *La Construction de l'homme*, régissent l'architecture de l'univers. Il s'agit, « en premier lieu, [de] la coagulation, c'est-à-dire la condensation en une forme et en un état défini ». Et Mabilille ajoute: « Tout ce qui resserre, contracte, fixe et stabilise à n'importe quelle échelle où l'on envisage le phénomène, est contraire à la vie²⁰. » Péret s'empare du mot et l'utilise à son tour dans des expressions toutes négatives – « s'ossifier dans le dogme religieux », « le tombeau du dogme », « se momifier dans le dogme²¹ ».

Mabilille dresse également le tableau de la rivalité entre la religion et la science, tout en remarquant l'*aura* religieuse dont se parent certains chefs politiques modernes. En particulier, l'auteur d'*Égrégories ou la vie des civilisations* insiste sur la longue période qui fut nécessaire au discours scientifique pour parvenir à s'émanciper de la théologie. Une fois réalisé, ce

14. *Ibid.*, p. 131.

15. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 7, p. 9.

16. *Ibid.*, t. 7, p. 270 et 282.

17. Pierre Mabilille, *Égrégories, op. cit.*, p. 79.

18. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 29.

19. Pierre Mabilille, *Égrégories, op. cit.*, p. 48 et 147.

20. Pierre Mabilille, *La Construction de l'homme, op. cit.*, p. 204 et 210.

21. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 26 et t. 7, p. 7 et 10.

divorce a constitué pour le christianisme un revers dont il ne s'est jamais remis. Plutôt que de souscrire à la critique adressée à l'Église au XVIII^e siècle – d'éblouir ses fidèles au moyen de fables et autres invraisemblances –, Mabilie désigne le dogme comme pierre d'achoppement: au moment où celui-ci a fait obstacle à la recherche, l'Église est devenue l'ennemi à combattre. Mais il n'épargne pas non plus la science: la science expérimentale, fille d'une mentalité portée au compartimentage, est incapable de fournir à l'individu une explication holiste de la vie. L'homme d'aujourd'hui, perdu parmi toutes ses machines, lui fait penser à l'adepte d'une religion décadente, qui se raccroche à des superstitions²².

Quoi qu'il en soit, au XVIII^e siècle, la Grande-Bretagne fut le premier pays à remplacer un régime théologique par « une façade démocratique et libérale²³ ». En pratique, furent créées les conditions permettant au grand capital de tirer les ficelles en politique. Un « pouvoir occulte », doté de gros moyens financiers et visant l'hégémonie mondiale, se mit en place. La religion ne disparut pas pour autant: Mabilie constate que quelques-uns des chefs politiques de l'entre-deux-guerres font usage de techniques religieuses pour rehausser leur propre prestige:

[...] des courants mystiques se créent: ici pour renforcer le christianisme, ailleurs dans d'autres directions. Les peuples se rangent fanatiquement derrière un système idéologique, au point de renoncer à toute liberté de jugement et jusqu'à avilir la dignité humaine²⁴.

On retrouve l'essentiel de ces réflexions de Pierre Mabilie dans « La pensée est une et indivisible », un article de Benjamin Péret publié en février 1944, dans le n° 4 de la revue new-yorkaise *VVV*. Bien sûr, Péret y apporte des nuances conformes à son idiosyncrasie. Il explique en termes violents comment, au cours du XVIII^e siècle, la raison détrône la religion. Et comme cette phase de la civilisation s'accompagne de l'essor du capitalisme, l'ancien combattant de l'Espagne républicaine n'hésite pas à faire de la suprématie de la raison un *pronunciamiento*. Il ne mâche pas ses mots lorsqu'il en vient aux États-Unis et au dollar tout-puissant – encore faut-il se souvenir qu'en 1941, les autorités américaines lui avaient refusé son visa d'entrée en raison de son passé politique²⁵. En ce qui concerne la religion, Péret lui reconnaît une vitalité telle que ses symptômes se sont propagés dans le monde politique où des chefs comme Hitler et Staline réussissent à se faire idolâtrer par des masses fanatiques²⁶.

Dans le même texte, Péret fait état d'une tension manifeste entre la raison et la poésie, mais aussi entre la raison et cet avatar de la poésie qu'est

22. Cf. Pierre Mabilie, *Égrégores*, *op. cit.*, p. 141-142, 70-72 et 79-80.

23. *Ibid.*, p. 155.

24. Pierre Mabilie, *Thérèse de Lisieux* (1937), Éd. Allia, 1996, p. 10-11.

25. Cf. Benjamin Péret, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 7, p. 46-50.

26. *Ibid.*, t. 6, p. 27.

« l'intuition prophétique », ce qui l'amène à introduire une parenthèse sur la voyance. Or Mabille avait déjà traité ce thème dans *Le Miroir du merveilleux*, à propos d'un phénomène d'inconscient collectif : pendant la crise de Munich, dans les cafés littéraires de Saint-Germain-des-Prés, on racontait qu'une voyante avait prédit la mort de Hitler pour janvier 1939²⁷. Mabille examine cet épisode selon les procédés d'interprétation du rêve, tout en tenant compte des réticences dont témoigneraient les rationalistes – car la culture occidentale ne fait que tolérer les voyantes. Pourtant, la non-réalisation de cette « prophétie » ne la voue pas à l'oubli, dans la mesure où elle répond à un désir intense. Péret convient que la voyance obéit aux mêmes lois que le rêve. Il conteste, en revanche, le scepticisme avec lequel on accueille d'habitude « l'intuition prophétique », d'autant que, de leur côté, bon nombre d'« hypothèses “scientifiques” » s'avèrent totalement erronées.

Venons-en maintenant au thème du merveilleux et au décor qu'il privilégie, c'est-à-dire le château. À cet égard, nous confronterons surtout le passage de l'introduction à l'*Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique* qui suggère le thème, avec le début de l'introduction au *Miroir du merveilleux*. Péret déclare tout d'abord que le merveilleux « est d'une nature lumineuse qui ne souffre pas la concurrence du soleil : il dissipe ses ténèbres et le soleil ternit son éclat²⁸ ». Cette phrase contient une référence implicite à l'idée que Mabille avait déjà magnifiquement exposée dans l'opuscule intitulé *La Conscience lumineuse*. En s'y déclarant partisan d'« une conception inverse de la lumière », l'hermétiste zélé montre que c'est en fait la matière qui a la propriété de « faire jaillir la clarté des ténèbres²⁹ ».

Rémy Laville, le biographe de Mabille, donne des renseignements intéressants au sujet du château décrit dans les premières pages du *Miroir du merveilleux*. Ce château est modelé sur « celui de Cabasson à côté d'Hyères, récemment devenu un lieu de villégiature présidentielle³⁰ ». Durant l'été 1938, Pierre Mabille et sa compagne Jeanne Gromaire faisaient du camping sur la Côte d'Azur : par hasard, ils découvrirent avec ravissement ce château, alors laissé à l'abandon.

Chez Mabille, le mot « château » peut être considéré comme un « noyau » qui engendre « broussailles », « indésirable maraudeur » et « murailles épaisses ». À ce réseau, dans le texte de Péret, correspondent les variantes « hautes herbes », « fauve prudent » et « ses murailles ont l'épaisseur ... »³¹.

27. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux*, op. cit., p. 58-61.

28. Benjamin Péret, *Œuvres complètes*, op. cit., t. 6, p. 19.

29. Pierre Mabille, « La conscience lumineuse », dans *Conscience lumineuse, conscience picturale* (1938), édition de J. Chenieux-Gendron et Rémy Laville, J. Corti, 1989, p. 42.

30. Rémy Laville, *Pierre Mabille : un compagnon du surréalisme*, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1983, p. 34.

31. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux*, op. cit., p. 18 et Benjamin Péret, *Œuvres complètes*, op. cit., t. 6, p. 19.

Le Miroir du merveilleux est avant tout une anthologie de textes merveilleux. La description du château, au début de cet ouvrage, peut être mise en relation, non seulement avec le château de Cabasson évoqué par Jeanne Mabille au cours de ses entretiens avec Rémy Laville, mais également avec le tout premier fragment cité, un extrait de *La Traversée du miroir* de Lewis Carroll, qui traite précisément de l'épisode qui donne son titre à ce conte. Et l'atmosphère magique propre au célèbre écrivain anglais contamine l'introduction du *Miroir du merveilleux*:

Un monde nouveau apparaît alors où [...] le toucan [est] plus indispensable que le cheval de labour. La fourchette a quitté le couteau, son ennemi sur la table du restaurant, elle est maintenant entre les catégories d'Aristote et le clavier du piano. La machine à coudre, cédant à une attraction irrésistible, s'en est allée dans les champs, planter la betterave. Monde de vacances³².

Ce ballet d'objets animés réapparaît dans l'introduction à l'*Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique* où Péret reprend le décor du château³³.

Toujours dans l'introduction au *Miroir du merveilleux*, Mabille évoque les cavernes et se délecte du caractère fantastique des sensations que peuvent y provoquer le son d'une goutte d'eau ou la lueur d'une chandelle³⁴. Il serait plus exact de dire qu'une symbiose existe ici entre l'écriture de Mabille et celle de Péret, car si le récit que fait ce dernier de son entrée dans la caverne enchantée de Mérida, dans la région du Yucatán au Mexique, nous persuade qu'il avait lu son ami, rien ne l'empêchait en revanche d'admirer une rêverie sur des grottes préhistoriques dans lesquelles l'autre se serait perdu auparavant³⁵. De plus, pour Mabille, la quête du merveilleux est essentiellement collective et inséparable du projet révolutionnaire:

[...] étant comprise cette dialectique du rêve et de l'action, de la vie intérieure et de l'action sociale continûment révolutionnaire, l'histoire de l'humanité [apparaît] comme un long voyage orienté vers la conquête [...] d'une terre que l'homme se promet à lui-même³⁶.

Cette citation annonce la déclaration de Péret selon laquelle le jour viendrait où la société tout entière, après avoir cédé aux instances du poète

32. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux*, op. cit., p. 34.

33. Marcel Spada rapproche le château de l'introduction à l'*Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique* à celui de l'*Introduction au discours sur le peu de réalité* d'André Breton. Mais celui-ci, en employant un ton sépulcral qui semble nous parvenir d'un rêve, n'est pas au même diapason que Péret qui, pour sa part, effectue un retour à l'enfance. Cf. M. Spada, *Érotiques du merveilleux*, J. Corti, 1983, p. 82-83.

34. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux*, op. cit., p. 50 et 56.

35. Benjamin Péret, « Introduction au Livre de Chilam Balam de Chumayel », *Œuvres complètes*, op. cit., t. 6, p. 174 et « Ruines: ruine des ruines », *Minotaure* n°s 12-13, 1939, repris dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. 7, p. 42.

36. Pierre Mabille, *Le Miroir du merveilleux*, op. cit., p. 35.

révolutionnaire, se lancerait d'un commun accord « à l'assaut de l'inconnu³⁷ ».

Faisant le point sur les recherches ethnographiques relatives aux folklores passé et actuel, Mabilille conclut que l'exploration du merveilleux doit passer par l'étude des contes parce que ceux-ci s'appuient sur des constantes universelles³⁸. N'est-ce pas cette affirmation qui a décidé Péret, dès son arrivée sur le sol mexicain, à accumuler le matériau qui lui servit à élaborer son *Anthologie des mythes, légendes et contes populaires d'Amérique*?

Sur le thème de l'amour, une seule remarque: l'« esprit synthétique » que Mabilille développe dans *La Construction de l'homme* et qui l'amène à voir dans n'importe quel système matériel un tout divisé en deux parties complémentaires, entraîne une référence à la philosophie naturaliste chinoise, laquelle admet deux sources énergétiques, yin et yang, dont l'harmonie favorise santé physique et équilibre psychique³⁹. Péret, de son côté, invoque ces deux concepts chinois dans *Le Noyau de la comète* où le couple, embrasé par l'amour sublime, se comporte comme yin et yang⁴⁰.

Mabilille transmet surtout à Péret sa vision eschatologique. Dans sa tentative d'évaluation de la durée des civilisations, il se tourne vers Charles-François Dupuis, auteur de *l'Origine de tous les cultes*, un ouvrage fort contesté dès sa parution en l'an III. Selon l'idéologue, la naissance d'une religion dépend de deux facteurs: l'aspect des astres, joint au déplacement « des solstices et des équinoxes⁴¹ ». Deux termes astronomiques qui sont mis en relief à la fin du poème de Péret, « Toute une vie » (1949):

C'est cela André qui nous rassemble en grains d'un même épi
que ne courbe aucun équinoxe à rage de rat prisonnier dans
son égout
et ne brûle nul solstice en lance-flammes dévorant un paysage
à ramage d'oiseaux libres⁴².

Dupuis étudie une dizaine de civilisations de l'Antiquité. Il évalue leur durée moyenne à un peu plus de deux mille ans, et montre que toutes obéissent à un rythme cyclique au cours duquel elles naissent, viennent à maturité, puis meurent⁴³. Quant à Mabilille, il se laisse, avec raison, impressionner par une étrange sculpture datant d'une période révolue: « Est arrivé

37. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 30.

38. Pierre Mabilille, *Le Miroir du merveilleux, op. cit.*, p. 39.

39. Pierre Mabilille, *La Construction de l'homme, op. cit.*, p. 83 (et 62).

40. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 7, p. 254.

41. Pierre Mabilille, *Égrégories, op. cit.*, p. 73.

42. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 2, Éd. Losfeld, 1971, p. 244.

43. Cf. Pierre Mabilille, *Égrégories, op. cit.*, p. 56-57.

à nous l'effigie de bien singuliers personnages: un Goudéa, patési de Lagash, conservé dans les sables mésopotamiens est venu à Paris orner l'ancien palais des rois⁴⁴. »

Une image analogue figure dans la présentation que fait Péret au catalogue de l'exposition Jindřich Štyrský à la Galerie Nina Dausset en 1948: Štyrský, écrit-il, « nous restitue le bouillonnement primordial de l'espèce qui va créer les mythes. C'est [...] une statue isolée que le simoun a exhumée du désert et qui témoigne d'une époque à révéler⁴⁵ ».

Mabille a emprunté aux alchimistes le terme d'« égrégoire », qui signifie « groupe humain », mais dont il amplifie le sens jusqu'à en faire un synonyme de « collectivité ». Notre observateur d'égrégores considère le V^e siècle avant notre ère comme une période charnière dans l'histoire de l'humanité puisqu'en Extrême-Orient, Lao-Tseu, Bouddha et Confucius réalisent alors un renouveau spirituel⁴⁶. Le Christ vient peu après accomplir son œuvre rédemptrice. Au XVI^e siècle, en revanche, l'égrégoire chrétien se disloque au moment où apparaissent les signes avant-coureurs de la civilisation à venir. En observant l'Europe contemporaine, Mabille conclut – un peu hâtivement – à la mort du christianisme d'Orient: pendant les années trente, l'athéisme se propage en Union Soviétique tandis qu'en Espagne les incendies d'églises entraînent des massacres de religieux⁴⁷. On trouve un écho de ce raisonnement dans *Le Déshonneur des poètes* où Péret tient le mythe religieux pour anachronique, au même titre que ses rivaux, les mythes de patrie et de chef politique⁴⁸.

Mabille estime que, lorsqu'un égrégoire touche à sa fin, il est possible d'émettre des prophéties quant aux modalités de sa disparition⁴⁹. S'appuyant sur sa théorie déterministe de la naissance et de la mort des civilisations, il écrit:

Avant qu'il ne s'écoule un siècle, les principaux centres européens seront détruits, on essaiera vainement de relever leurs ruines. La terre enfermera dans son flanc indifférent la trace de nos agitations, elle la conservera pieusement pour la satisfaction des archéologues de l'avenir⁵⁰.

Ce passage contient en germe « Ruines: ruine des ruines », le texte en prose dans lequel Péret exprime son admiration pour certaines ruines. Imaginant la ville de Paris dans un avenir lointain, il fait remarquer que dans le cas où ils subsisteraient, les vestiges de l'Opéra et « le gigantesque fossile d'un animal unique, la tour Eiffel » seraient à même d'exalter le

44. *Ibid.*, p. 62.

45. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 6, p. 310.

46. Pierre Mabille, *Égrégores, op. cit.*, p. 57.

47. *Ibid.*, p. 146-147 et 122.

48. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 7, p. 9.

49. Cf. Pierre Mabille, *Égrégores, op. cit.*, p. 172.

50. *Ibid.*, p. 61.

passant⁵¹. Si Mabille et Péret considèrent sereinement la perspective de l'effondrement du monde dans lequel ils sont nés, c'est que tous deux croient à une « révolution permanente » des choses, qui déborde toute contingence.

Richard Spiteri

51. Benjamin Péret, *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 7, p. 43. L'évocation des ruines à venir de la capitale rappelle certaines pages surréalistes (Robert Desnos, *Deuil pour deuil*, par exemple), mais aussi ces lignes extraites de Jean Giono: « il n'y aura de bonheur pour vous que le jour où les grands arbres crèveront les rues, où le poids des lianes fera crouler l'obélisque et courber la tour Eiffel; où devant les guichets du Louvre on n'entendra plus que le léger bruit des cosses mûres qui s'ouvrent et des graines sauvages qui tombent; le jour où, des cavernes du métro, des sangliers éblouis sortiront en tremblant de la queue. » (*Œuvres romanesques complètes* I, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 526.) Ces phrases font partie d'un des textes de *La Solitude et la Pitié*, intitulé « La Destruction de Paris », qui parut pour la première fois dans *L'Intransigeant* en janvier 1931.